Entretien

Mohamed Mbougar Sarr : "J'essaye de tendre vers une singularité"

Propos recueillis par Marianne Payot, *L'Express*, 6 novembre 2021

Rencontre avec le prix Goncourt 2021 Mohamed Mbougar Sarr, jeune écrivain sénégalais de 31 ans, dont le roman *La Plus Secrète Mémoire des hommes* **a ébloui cette rentrée littéraire.**

Le romancier sénégalais Mohamed Mbougar Sarr, lauréat du Goncourt, au restaurant Drouant à Paris le 3 novembre 2021 - afp.com/Bertrand GUAY

Il avait été l'écrivain le plus sélectionné sur les listes des grands prix d'automne de cette rentrée littéraire, et a obtenu, mercredi 3 novembre... le prix Goncourt 2021. Le Graal pour le romancier de 31 ans, déjà auteur de quatre romans. En célébrant la jeunesse, les Dix de chez Drouant renouent avec l'esprit du testament des frères Goncourt et couronnent l'un des plus beaux romans de cette année, ***La Plus Secrète Mémoire des hommes*** (Philippe Rey/Jimsaan), une éblouissante quête littéraire, qui gambade d'un continent à l'autre, entremêle les récits et les temporalités, alterne gravité et humour, traite de la colonisation, du nazisme, ou encore de l'animisme, de la transmission et du plagiat.

Le héros de ***La Plus Secrète Mémoire des hommes***, lui, est un Sénégalais de 23 ans. Il s'appelle T. C. Elimane, et déboule sur la scène littéraire en 1938 avec un roman, ***Le Labyrinthe de l'inhumain*** (l'histoire d'un Roi sanguinaire), qui provoque la tempête. La presse s'enflamme. Chef-d'œuvre signé par un "Rimbaud nègre" pour le critique de ***L'Humanité,*** "bave d'un sauvage" pour celui du ***Figaro***, mystification pour d'autres... Elimane reste invisible. Mais de phénomène de foire, il devient objet de scandale lorsque deux doctes professeurs du Collège de France l'accusent de pillages et d'emprunts. Le mystérieux écrivain disparaît, tout comme son livre, bientôt culte. La légende est en marche...

En 2018, elle taraude encore la jeune génération d'écrivains africains. Ainsi du narrateur, Diégane Latyr Faye, double en papier de Sarr, en plus fainéant, et membre du milieu littéraire de la diaspora africaine de Paris. Diégane part sur la piste d'Elimane, enquête dans les archives, tente de comprendre son silence, cherche à reconstituer son parcours, songe à écrire un roman sur cet astre au destin si singulier. Le Sénégal, Paris, l'Argentine, Paris, puis de nouveau le Sénégal... Rencontre avec Mohamed Mbougar Sarr, un homme à la "tête bien faite", comme il l'écrit de ses héros.

L'Express : Dans votre blog, "Choses vues. La littérature au lieu de la vie", vous écrivez : "*Dans un monde idéal aucun écrivain ne devrait avoir à parler après avoir écrit, (...) mais je ne suis pas dans mon idéal.*" Si votre penchant naturel vous dirige vers le silence, votre nouvelle vie de prix Goncourt ne va pas être très facile...

Mohamed Mbougar Sarr : En effet, beaucoup d'écrivains peuvent avoir la tentation du silence ou de la disparition derrière l'œuvre, comme Kundera le pratique. Pour ma part, j'aimerais vraiment que l'œuvre puisse se défendre seule, subir seule ses critiques, mais on a aussi besoin de plus en plus d'entendre la

parole de l'auteur, de connaître le grain de sa voix, et de l'entendre parler de sa façon de faire et de ce qu'il pense. Malheureusement, l'œuvre à elle seule ne se suffit plus. Cela dit, parler est aussi un exercice qui me permet de préciser ma réflexion et ma démarche.

Avez-vous conçu l'architecture très pensée de ce livre dès le départ ou s'est-elle imposée au fil de la plume ?

Au fil de la plume. Je travaille comme cela en général. Je n'ai pas de plan précis quand je commence, c'est pour cela que l'écriture a été très longue, près de trois ans. Tout ce que je voulais mettre à l'intérieur de ce roman a pris du temps avant de s'agencer de façon à peu près satisfaisante. Je voulais aussi signifier à travers mon personnage de romancier que finalement les mêmes problématiques perdurent. La grande question du roman en réalité est le temps, que j'ai essayé de rendre à travers des voix qui s'expriment dans des temporalités différentes et qui se croisent. En réalité, nous ne laissons pas tranquilles les fantômes du passé. Ce n'est pas le passé qui nous hante, c'est nous qui hantons le passé.

Vous dédiez ce roman à l'auteur malien Yambo Ouologuem qui a reçu le Renaudot en 1968 pour son premier roman L*e Devoir de violence*, et qui fut accusé par la suite de plagiat. Cette histoire a-t-elle inspiré l'écriture de *La Plus Secrète Mémoire des hommes* ?

Cette histoire d'accusation de plagiat après la publication de *Devoir de violence* est l'une des origines de mon roman, même si ce n'est pas du tout la vie de Ouologuem qui est reprise. Il ne s'agit pas ici d'une exofiction, disons qu'en arrière-plan, il y a sa figure. Je suis depuis longtemps fasciné par l'histoire de cet homme dont la vie est très romanesque. Son roman est très beau, très courageux et a un style éblouissant. Courageux et solitaire, car il détonnait par rapport à l'histoire des idées de l'époque. *Le Devoir de violence* a été à la fois condamné par les tenants de la négritude, Senghor ou Hampaté Ba, et, après le scandale du plagiat, par tout un ensemble de journalistes et écrivains du monde littéraire français. Senghor l'a trouvé "effroyable", parce que c'était une vision du continent africain qui était en complet décalage avec ce que la négritude essayait de développer, à savoir que le continent africain était une terre édénique avant l'arrivée de la colonisation européenne.

Yambo Ouologuem s'est contenté de dire qu'avant cette colonisation-là, il y avait eu la colonisation arabe et d'autres encore, internes au continent. Evidemment, cela ne cadrait pas avec l'idée d'une revalorisation, à laquelle travaillait la négritude, et qui était tout aussi légitime. Ces deux légitimités se sont affrontées mais la première était difficile à admettre.

T. C. Elimane, votre jeune auteur sénégalais, lui, publie son roman en 1938. Et dès les premiers articles de presse, le mot "nègre" apparaît.

En 1921, quand le Guyanais René Maran a obtenu le prix Goncourt, il y a eu quelques articles un peu paternalistes et racistes à son égard. En 1938, les mentalités n'ont guère changé. Et vous savez, le mot "nègre" est encore présent en 1968, que ce soit dans la presse ou dans les écrits des éditeurs. Comme Senghor est toujours vivant, c'est un terme qui est couramment utilisé, le problème, c'est qu'on ne sait jamais dans quelle acception il l'est. Parfois, c'est clairement raciste, et d'autres fois c'est un usage plus littéraire ou distancié.

Diégane Latyr Faye, votre jeune narrateur, un romancier sénégalais fasciné par le destin d'Elimane et qui est un peu votre double de papier, parle de façon très ironique du petit milieu littéraire de la diaspora africaine de Paris qu'il nomme le "Ghetto". Est-ce ainsi qu'aujourd'hui les écrivains africains de Paris se qualifient ?

Rentrez dans le petit milieu littéraire afro et vous l'entendrez, oui, avec autant d'ironie que de tendresse. C'est un milieu qui peut avoir des allures de ghetto, au sens littéral, c'est-à-dire qui est en marge du monde littéraire français. On est entre nous, on constitue un espace à part avec ses amitiés, ses rivalités, ses comédies, ses tragédies, sa beauté aussi.

Pensez-vous que le milieu littéraire perçoit de manière différente l'auteur qui vient du Sénégal et celui natif de Toulouse par exemple ?

En effet, je ne pense pas être sur le même plan qu'un auteur français. Cela n'a rien d'idéologique, mais quand on fait de la sociologie littéraire, on se rend compte qu'en réalité la perception et les attentes de nos éditeurs ou du public ne sont pas les mêmes. Il y a un ouvrage très intéressant de la chercheuse Claire Ducourmont qui s'appelle *La Fabrique des classiques africains*. Elle y montre comment beaucoup d'écrivains aujourd'hui classiques ont été quasiment fabriqués par l'industrie littéraire française à travers un ensemble de stratégies et de mises en avant, éventuellement extra-littéraires, plus ou moins partagées par les auteurs eux-mêmes d'ailleurs. Quand on est un écrivain africain, on est catalogué, on doit prendre en charge un certain nombre de thèmes. Ainsi, un jour à Saint-Malo, alors que je venais de recevoir le prix littérature monde pour mon deuxième roman, une lectrice bienveillante m'a dit : "*J'aime beaucoup les écrivains africains car ils nous parlent du monde*." Que veut dire cette phrase ? Elle est chaleureuse, mais

elle signifie aussi peut-être :"*Je vous lis car j'attends de vous que vous nous parliez du monde*". Bref, nous sommes une marque, un label, et c'est dangereux. Comme s'il y avait une armée d'écrivains africains qui devaient tous écrire la même chose.

***Le Labyrinthe de l'inhumain*, le roman d'Elimane, tétanise ses lecteurs. "*Qu'écrire après un chef-d'œuvre ?*", se demandent vos personnages.**

En effet, comme lecteur, lorsqu'on lit un grand livre, on en sort toujours dans une sorte de dénuement, le livre nous retire du gras pour garder l'os. Les chefs-d'œuvre nous ramènent à l'essentiel. Et comme écrivain, on se demande pourquoi continuer à écrire. Le grand écrivain pour moi et qui est aussi la figure tutélaire de ce roman est Roberto Bolano. J'ai l'impression que toutes mes questions et inquiétudes sont présentes chez lui et qu'il les a incarnées de façon magistrale. Mais lui-même a peut-être trouvé les mêmes questions chez Borges qui lui-même les avait vues chez l'un de ses prédécesseurs. Alors, il faut continuer à écrire pour trouver très humble-ment son chemin.

Vous traitez aussi du plagiat. Une notion complexe, non ?

Elimane le dit, il tente d'écrire le livre des livres en collant les grands textes de l'humanité pour en faire une histoire originale. Est-ce un plagiat ? Lui considère que c'est un hommage et une façon d'inventer par la composition littéraire. Plusieurs types de défense du plagiat ont été utilisés dans le temps: ainsi de Montaigne, un plagiaire reconnu (il ne cesse de se nourrir des anciens, en particulier de Plutarque et de Lucrèce), mais qui l'assumait - on appelait cela une innutrition, c'est-à-dire le fait de se référer à d'illustres anciens qui nourrissent sa propre écriture. Montaigne est un plagiaire, donc, mais cela n'empêche pas Montaigne d'être Montaigne, à savoir un auteur absolument génial. Évidemment au fil des époques le concept a muté. Quand l'œuvre devient une propriété singulière mais aussi une propriété intellectuelle, le plagiat prend un tout autre sens : ce qui pouvait être une référence devient du plagiat pur et dur, tout comme ce qui pouvait passer comme de l'intertextualité. Le plagiat littéraire, la reprise sans aucun retravail, est immédiatement condamnable, mais quand il y a de l'inventivité dans la façon de reprendre, cela devient plus compliqué à qualifier. Cela dit, de façon plus radicale, l'on peut aussi considérer que toute l'histoire de la littérature mondiale est l'histoire d'un plagiat, habilement dissimulé. Peut-être qu'au fond, on n'écrit que le même livre depuis que la littérature existe.

Et vous-même, avez-vous l'impression de reproduire de manière consciente ou inconsciente des écrits antérieurs ?

Oui, comme écrivain, je suis d'abord un lecteur, je suis nourri par mes lectures, que je transforme et je mélange. Mais j'essaye de tendre vers une singularité, c'est-à-dire une façon différente de traiter un sujet mille fois traité. Je crois à la généalogie littéraire, une généalogie qu'on se choisit et à laquelle on doit quelque chose. Pour moi, il y a Roberto Bolano, évidemment, dans cette généalogie.

L'un de vos personnages parle de l'exil sans retour possible. Qu'en est-il pour vous ?

Le retour au pays natal est un motif littéraire et universel, mais lorsque les écrivains reviennent avec leurs souvenirs, ils ne retrouvent pas leur pays à l'identique, Ils sont souvent déprimés, sombrent dans la nostalgie et doivent se débrouiller de tout cela. Dany Lafferière l'a dit: le retour est une énigme. Laferrière, qui est le plus célèbre exilé de la littérature de langue française, a une conception assez particulière de l'exil, qui n'est pas doloriste. Il considère que l'exil est un chemin qui fait partie d'une expérience existentielle et qu'il n'y a pas lieu d'en faire des tartines ou des caisses. Je partage totalement sa conception.

Vous écrivez, à propos d'Elimane : "*Il se peut qu'au fond chaque écrivain ne porte qu'un seul livre essentiel, une œuvre fondamentale à écrire entre deux vides*." Le craignez-vous en ce qui vous concerne ?

L'idée de ne plus écrire ne m'horrifie pas fondamentalement. On cherche à écrire son livre final, celui qui rassemblerait de façon absolue toutes ses obsessions et puis on passe à autre chose. Ça, ça me fascine, savoir à quel moment on estime que ce qu'on devait dire a été dit. Mais, c'est peut-être plus un fantasme de "jeune", je suis encore trop envoûté par les écrivains et par la littérature comme geste absolu. En fait, sur cette question-là, rien n'est définitif. L'un de mes écrivains préférés est Balzac, et on ne peut pas dire qu'il a écrit un seul texte avant de se retirer.

LIRE AUSSI :
- Rentrée littéraire : Mohamed Mbougar Sarr, la marque des grands
- L'irrésistible ascension du surdoué Mohamed Mbougar Sarr
- Mohamed Mbougar Sarr, Goncourt 2021 : dans les coulisses d'une après-midi chargée
- Mohamed Mbougar Sarr, formidable prix Goncourt 2021 : coulisses d'une victoire méritée